N° 41

LA CONTRÉE DES OUBLIÉS

Envoyée en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir qu'elle ne comprenait pas vraiment où elle était.
Tout avait commencé dans la nuit. Eléa s'était endormie comme toujours, sans attendre rien de particulier. Mais un souffle étrange l'avait traversée, une impression d'appel, comme si quelqu'un ou quelque chose avait murmuré son nom. Elle n'avait pas résisté. Et lorsqu'elle avait rouvert les yeux, elle se trouvait déjà ici, dans un lieu qu'elle ne connaissait pas.

Le sol sous ses pieds était sec, craquelé, comme une terre qui avait trop attendu la pluie. Devant elle, des maisons se tenaient en silence, penchées, immobiles, avec des volets fermés qui semblaient garder des secrets. Pas un bruit, pas une voix humaine. Seulement ce silence qui n'était pas vide, mais lourd, presque habité. Elle resta longtemps immobile, à regarder autour d'elle. Était-ce un rêve? Était-ce réel? Elle ne savait pas. Elle ne savait rien, en vérité. Elle n'avait pas de carte, pas de consignes, pas de repères. Juste ce carnet vierge qu'elle avait emporté sans y penser, comme si ses mains avaient su avant elle qu'il fallait l'avoir.

Le vent se leva doucement, soulevant quelques brins d'herbe sèche. Eléa ferma les yeux un instant. Elle crut entendre un murmure, mais ce n'était pas une phrase claire, seulement une vibration, une impression. Comme si ce lieu lui parlait, mais dans une langue qu'elle ne comprenait pas encore. Elle fit un pas, hésitant, puis un autre. Chaque geste semblait fragile, comme si elle marchait dans un souvenir qui pouvait se briser. Elle ne savait pas ce qu'elle devait chercher, ni pourquoi elle était là. Elle savait seulement qu'elle ne pouvait pas repartir. Et dans ce silence, une pensée s'imposa, simple et mystérieuse : « Découvre. »

Elle resta longtemps immobile, comme si ses yeux avaient besoin de s'habituer à cette lumière étrange. Rien ne semblait familier, et pourtant, chaque détail l'attirait. Les murs des maisons portaient des fissures qui ressemblaient à des cicatrices. Le bois des volets, gonflé par l'humidité, semblait retenir un souffle ancien.Elle s'approcha d'une porte entrouverte. Sa main hésita avant de la pousser. Le battant grinça doucement, comme si le geste réveillait quelque chose. À l'intérieur, la pièce était vide, mais pas totalement : une chaise renversée, une tasse ébréchée sur une table, un manteau accroché au mur. Des objets simples, ordinaires, mais qui donnaient l'impression que quelqu'un venait de partir précipitamment.

Eléa toucha la tasse du bout des doigts. Elle était froide, mais elle crut sentir une chaleur , comme si elle avait gardé la mémoire d'un geste. Elle se retira brusquement, troublée. Était-ce son imagination? Était-ce ce lieu qui lui jouait des tours?Le silence pesait, mais il n'était pas vide. Elle avait la sensation étrange que les murs l'observaient, que les objets attendaient qu'on les écoute. Elle ne comprenait pas ce qu'elle devait faire, ni pourquoi elle était là. Pourtant, une force discrète la poussait à continuer, à explorer. Elle sortit de la maison et leva les yeux vers le ciel. La lumière avait changé, plus dorée, plus dense. Elle inspira profondément. Ses pas la menèrent vers une petite ruelle, étroite, où l'air semblait vibrer différemment. Là, au sol, elle aperçut un carnet abandonné, couvert de poussière.Elle s'accroupit, le ramassa. Les pages étaient vides, sauf une, griffonnée à la hâte :« Ne laisse pas nos voix s'éteindre. »Eléa resta figée, le carnet entre les mains. Elle ne comprenait pas

encore, mais elle savait que ce lieu n'était pas seulement désert. Il était habité par des traces, des fragments de vie qui refusaient de disparaître.

Elle resta longtemps à contempler le carnet trouvé dans la ruelle. Les mots tracés à la hâte semblaient vibrer sous ses yeux, comme s'ils n'étaient pas seulement écrits mais soufflés par une présence invisible. Elle referma doucement l'objet, le serra contre elle, puis reprit sa marche. La ruelle débouchait sur une petite place. Au centre, une fontaine asséchée, couverte de mousse, se dressait comme un cœur oublié. Autour, les façades des maisons semblaient se pencher vers elle, attentives, presque vivantes. Eléa s'approcha de la fontaine, posa sa main sur la pierre humide. Une sensation étrange la traversa : une chaleur, un frisson, comme si la pierre avait gardé la mémoire de l'eau qui coulait autrefois.

Elle se recula, troublée. Était-ce son imagination? Ou bien ce lieu avait-il vraiment la capacité de retenir les gestes, les voix, les présences? Un souffle passa derrière elle. Elle se retourna brusquement, mais il n'y avait personne. Pourtant, elle crut entendre un éclat de rire, très bref, comme celui d'un enfant qui joue. Le son s'éteignit aussitôt, laissant derrière lui un silence encore plus dense. Eléa sentit son cœur battre plus vite. Elle n'avait aucune explication, aucune certitude. Mais elle savait qu'elle ne rêvait pas. Ce qu'elle percevait n'était pas une illusion : c'était comme des fragments de vie, suspendus dans l'air, prêts à se réveiller.

Elle s'assit sur le rebord de la fontaine, ouvrit son propre carnet vierge. Sa main hésita, puis traça une phrase simple :« Ici, le silence parle. » Elle resta longtemps à regarder ces mots. Ils n'étaient pas une réponse, seulement une tentative de comprendre. Mais en les écrivant, elle sentit qu'elle venait de franchir un seuil : elle n'était plus seulement une étrangère qui observait, elle devenait une témoin. Elle resta longtemps assise près de la fontaine, le carnet serré contre elle. Le silence semblait s'épaissir, comme si le lieu voulait qu'elle écoute plus attentivement. Ses yeux se posèrent sur les façades autour de la place : certaines fenêtres étaient entrouvertes, laissant passer une lueur pâle, d'autres restaient closes, obstinées.Elle se leva et s'avança vers une maison dont la porte était entrouverte. Le bois craqua sous sa main, et l'air à l'intérieur avait une odeur particulière : un mélange de poussière, de cire, et d'un parfum presque effacé. La pièce était simple, mais chaque objet semblait chargé d'une présence. Sur une table, un livre ouvert, ses pages jaunies par le temps.

Elle s'approcha, lut quelques mots : une phrase interrompue, comme si le lecteur avait été arraché à sa lecture.Un bruit léger résonna derrière elle. Elle se retourna brusquement. Rien. Pourtant, elle avait entendu distinctement le froissement d'un tissu, comme si quelqu'un venait de se lever d'une chaise. Son cœur s'accéléra. Elle n'était pas seule, mais ce n'était pas une présence visible.Elle posa sa main sur le livre. Une image fugitive traversa son esprit : une silhouette assise, penchée sur les pages, une lampe allumée, une nuit calme. Elle cligna des yeux, et l'image disparut. Troublée, elle recula, mais ses pas la menèrent vers une autre pièce. Là, sur le mur, un miroir fissuré reflétait son visage. Mais l'espace d'un instant, elle crut voir un autre regard, derrière le sien.Elle détourna les yeux, sortit précipitamment. Dehors, l'air lui parut plus dense, presque vibrant. Elle inspira profondément, cherchant à calmer le tumulte en elle.

Elle ne comprenait pas ce qui se passait, mais elle savait que ce lieu n'était pas vide. Il retenait des fragments de vie, des éclats de mémoire qui s'accrochaient encore aux murs, aux objets, aux pierres.Elle reprit son carnet et écrivit, d'une main tremblante :« Ici, les souvenirs ne disparaissent pas. Ils attendent. »

Elle resta un moment dehors, le carnet serré contre elle, comme si ce simple objet pouvait la protéger. Le vent s'était levé, plus vif, et portait avec lui des sons qu'elle n'arrivait pas à saisir. Ce n'était pas un langage, pas vraiment des mots, mais des fragments, des échos. Elle se concentra, ferma les yeux.Un souffle passa près de son oreille. Elle crut entendre : « Nous sommes là. »Elle rouvrit les yeux brusquement, le cœur battant. Personne. La place était toujours vide, les maisons immobiles. Mais le message avait été clair, trop clair pour être une illusion. Elle fit quelques pas dans la ruelle, ses doigts glissant sur les murs .

Chaque pierre semblait vibrer, comme si elle contenait une mémoire prête à se libérer. Elle s'arrêta devant une porte entrouverte, hésita, puis entra.La pièce était sombre, mais une lueur filtrait par une fissure dans le plafond. Sur une table, une boîte en bois. Elle l'ouvrit doucement. À l'intérieur, une photographie ancienne, les contours effacés par le temps. On y distinguait une famille : un homme, une femme, un enfant. Leurs visages souriaient, mais leurs regards semblaient la fixer, comme s'ils attendaient quelque chose d'elle. Eléa sentit une chaleur envahir la pièce. Une voix, plus nette cette fois, résonna dans son esprit :« Ne nous oublie pas. »Elle recula, bouleversée. Elle ne comprenait pas ce qu'on attendait d'elle, ni pourquoi ces voix s'adressaient à elle. Mais elle savait qu'elle ne pouvait pas les ignorer. Elle prit la photographie, la glissa dans son carnet. Ses mains tremblaient. Dehors, le vent s'apaisa. Le silence reprit sa place, mais il n'était plus le même. Il avait une densité nouvelle, comme si le lieu avait reconnu sa présence

.Eléa s'assit sur le seuil de la maison, ouvrit son carnet, et écrivit :« Ici, les voix cherchent un témoin. »

Le carnet sur ses genoux, Eléa fixait les mots qu'elle venait d'écrire. Le silence autour d'elle semblait se resserrer, comme si le lieu avait entendu. Elle leva les yeux vers les façades. Les fenêtres, closes, lui donnaient l'impression d'être des paupières fermées, prêtes à s'ouvrir. Un souffle passa, plus fort que les autres. Cette fois, ce n'était pas un murmure indistinct. Elle entendit clairement une phrase, brisée mais insistante :« Nous étions… nous sommes encore… » Elle se leva, le cœur battant, et s'avança vers une maison plus ancienne, ses pierres couvertes de mousse. La porte céda sous sa main. À l'intérieur, une grande pièce vide, mais sur les murs, des portraits accrochés. Les visages étaient effacés par le temps, mais leurs silhouettes restaient nettes. Elle s'approcha d'un cadre. Ses doigts frôlèrent le verre, et une image traversa son esprit : une fête, des rires, des voix qui s'entremêlaient. Elle recula, bouleversée. Ce n'était pas une hallucination. C'était comme si le mur lui avait confié un souvenir.

Elle comprit alors, sans vraiment l'expliquer : ce lieu n'était pas seulement désert. Il était une mémoire, une somme de vies passées qui continuaient à vibrer ensemble. Une mémoire collective. Eléa sortit son carnet, écrivit d'une main tremblante :« Ici, les vies se rassemblent. Elles ne disparaissent pas, elles s'unissent. » Le vent s'apaisa. Le silence reprit, mais il avait changé. Il n'était plus seulement lourd : il était plein, presque rassurant. Comme si le lieu avait accepté qu'elle entende.

Le silence s’était fait plus doux. Les voix s’étaient apaisées, comme si elles avaient trouvé ce qu’elles cherchaient. Eléa resta immobile, le carnet fermé sur ses genoux. Elle ne comprenait pas tout, mais elle sentait que ce lieu avait déposé en elle quelque chose d’indélébile . La lumière changea, plus vive, presque éclatante. Elle ferma les yeux un instant. Quand elle les rouvrit, tout avait disparu. Les maisons, la fontaine, les voix. Elle était de nouveau dans sa chambre, le matin filtrait par la fenêtre. Le carnet était là, posé sur la table de chevet. Elle l’ouvrit. Les pages étaient toujours vierges. Pas une trace des phrases qu’elle croyait avoir écrites. Elle resta longtemps à le regarder, troublée. Était-ce un rêve? Était-ce réel? Elle posa sa main sur la couverture, comme pour sentir s’il battait encore. Son souffle était court, son cœur encore agité. Elle se leva, marcha lentement dans la pièce. Tout semblait normal, banal. Et pourtant, elle n’était plus la même. Elle avait rapporté quelque chose de ce voyage, même si rien n’était visible. Ce n’était pas une mission accomplie, ni une énigme résolue. C’était une vérité simple, humaine, qui s’était gravée en elle.

Elle reprit le carnet, s’assit, et cette fois sa main ne trembla pas. Elle écrivit lentement, comme si les mots venaient d’eux-mêmes :« Rien ne disparaît vraiment, tant que quelqu’un se souvient. » Elle relut la phrase, plusieurs fois. Elle comprit alors que ce rêve n’était pas une consigne, mais une offrande. Une manière de lui rappeler que les vies, les voix, les souvenirs ne s’éteignent pas tant qu’un être humain accepte de les porter. Elle ferma le carnet, sourit doucement. Le monde autour d’elle n’avait pas changé, mais elle, oui. Elle savait désormais que chaque geste, chaque mémoire, chaque voix pouvait continuer à exister, tant qu’elle ou quelqu’un d’autre prenait le temps de les écouter. Et dans ce sourire, il y avait une promesse silencieuse : celle de ne jamais laisser s’éteindre ce qu’elle avait entendu.

FIN